



## Arts-spectacles

APRÈS SOIXANTE-DIX ANS DE PÉRÉGRINATIONS...

# Les secrets de la valise mexicaine

C'est un véritable trésor qui va être exposé à Paris : trois boîtes, retrouvées à Mexico, contenant des milliers de photos prises pendant la guerre d'Espagne par Robert Capa, Gerda Taro et Chim. Récit d'une aventure extraordinaire

**La Valise mexicaine. Capa, Taro, Chim,** Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme Paris 3<sup>e</sup>. Du 27 février au 30 juin.  
Rens. : [www.mahj.org](http://www.mahj.org) et 01-53-01-86-65.  
**La Valise mexicaine**, sous la direction de Cynthia Young, Actes Sud, 2 vol., 592 p., 84 euros.

**L**a polémique a éclaté une quinzaine d'années après la mort de Robert Capa (1913-1954). Son objet ? L'une des plus célèbres images du photographe américain, prise en septembre 1936, pendant la guerre d'Espagne. Intitulée « Mort d'un soldat républicain », elle montre un homme en armes qui tombe à terre, le corps rejeté vers l'arrière, sans doute frappé de plein fouet par une balle. Les détracteurs de Capa affirment qu'il s'agit d'une mise en scène réalisée lors de l'entraînement de loyalistes. Argument en leur faveur : ce cliché a été reproduit dans le magazine français « Vu » juste au-dessus d'un autre, montrant celui-là un combattant tombé à terre. Le décor (une colline herbeuse) est strictement identique alors que le deuxième homme ne ressemble pas au premier. Tout paraît indiquer que les deux photos ont été prises l'une après l'autre au même endroit. Capa aurait-il monté de toutes pièces cette fausse « mort en direct » ? La communauté des amis du photographe, disparu lors d'un reportage en Indochine (voir encadré p. 106), ne veut pas y croire.

La carrière de Capa plaide en sa faveur : outre la guerre d'Espagne, il a couvert l'invasion japonaise en Chine, la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'indépendance d'Israël, la guerre d'Indochine. Flambeur, séducteur (il eut une liaison avec Ingrid Bergman), il n'hésite pas à monter au front : le 6 juin 1944, l'œil collé au viseur, il est aux côtés des premières troupes qui débarquent à Omaha Beach. Comment croire qu'un tel homme puisse tricher ?

En 2006, deux Américains, Richard Whelan et Brian Wallis, décident d'essayer de retrouver le négatif de la photographie litigieuse. Ils ne sont pas les

**Une des boîtes** contenant des alvéoles où sont rangés des rouleaux de film et, sur le couvercle, leur fiche descriptive

premiers. A la fin des années 1970, Cornell Capa (frère de Robert et fondateur de l'International Center of Photography (ICP), organisme dédié à la conservation du travail des photographes) publie un encart dans la presse pour obtenir des informations sur le film disparu. En vain. La démarche n'était pas infondée. Car des documents ayant appartenu à Capa sont réapparus au grand jour au fil des décennies. Une centaine de ses photographies, que Capa avait confiées à un journaliste anglais, réapparurent cinquante années après sur l'île d'Ibiza et furent incorporées aux collections de l'ICP. En 1979, on annonça la découverte à Stockholm d'une « valise suédoise » contenant près d'une centaine de tirages de Capa ainsi que de ses amis Chim, Gerda Taro et Fred Stein : ces clichés de la guerre d'Espagne avaient été confiés par Capa au Premier ministre de la République espagnole, Juan Negrín. Celui-ci les avait emportés en France lors de son exil, avant de les remettre en 1940 au consul suédois à Vichy. En 1983, des photos et des négatifs de Capa sont retrouvés dans le grenier d'un immeuble du 37 de la rue Froidevaux à Paris, immeuble où le photographe résidait avant son départ pour les États-Unis en 1939.





**« Réfugiés sur la route, bataille de Teruel, décembre 1937-janvier 1938 », par Robert Capa**

Ces découvertes successives laissent espérer à Richard Whelan et Brian Wallis d'autres surprises. Un espoir concrétisé lorsqu'un universitaire américain, Gerald R. Green, leur apprend qu'il a rencontré à Mexico, lors d'une exposition sur la guerre civile espagnole dont il était le commissaire, un homme affirmant détenir des photos de Capa. Le mystérieux inconnu adresse à Green une liste de plus de deux mille images, avec une description détaillée des négatifs. Green et Wallis tentent d'en savoir un peu plus. Ils apprennent que ces précieux documents sont entre les mains d'un cinéaste mexicain, Benjamin Tarver. Ce dernier les avait hérités de sa tante qui elle-même les avait reçus d'un parent, le général Francisco Javier Aguilar González, ambassadeur du Mexique auprès du gouvernement de Vichy entre 1941 et 1942. Comment le diplomate est-il entré en possession

de cette valise ? La question demeure à ce jour sans réponse. Mais en attendant, le 19 décembre 2007, le précieux trésor photographique a rejoint les collections de l'ICP à New York pour y être étudié et conservé.

Première constatation : cette valise n'en est pas une. Il s'agit en fait de trois boîtes. Deux d'entre elles, l'une verte, l'autre rouge, contiennent des alvéoles dans lesquelles sont placés des rouleaux de film. A l'intérieur du couvercle, une grille a été tracée. Dans chaque case figurent les descriptions (en français) des lieux ou des sujets photographiés. La troisième boîte, de couleur brune, abrite quant à elle des enveloppes renfermant des bandes de pellicule coupées, chacune étant identifiée par les sujets (« Vie de Madrid » « Sierra », « Teruel ») et par le nom des photographes. L'ensemble regroupe 4 500 négatifs. Mais, et c'est la deuxième constatation, tous ne

sont pas de Capa. Il y a là en effet des images de ses amis Gerda Taro et David Seymour alias Chim. Tous trois ont pris le chemin de l'Espagne dès 1936, au tout début de la guerre civile. Ce sont presque des gamins : Capa a 23 ans, Taro en a 26 et Chim, 25. Antifascistes, ils savent que le sort de l'Europe se joue en Espagne. Et ils choisissent leur camp.

Celui des républicains. Leurs photos de guerre seront rapidement publiées par les magazines français (« Vu », « Regards ») et européens. Louis Aragon, qui dirige le quotidien communiste « Ce soir », a raconté comment il a embauché ces jeunes inconnus : « *C'étaient des amis de Cartier-Bresson (...). Nous avons pu envoyer à Madrid grâce à lui une équipe extraordinaire. De tous les points de vue. Aussi bien politique, le sens aigu de ce qui allait frapper l'imagination... que pour la photo*

EN HAUSSE

SOIF D'ASAF



C'est surtout la voix qui étonne, saisit, bouleverse. Celle d'Asaf Avidan, un artiste compliqué, fils de diplomates né en Israël il y a trente-deux

ans. Après trois albums et autant de tournées, dans son pays, mais aussi en Europe, en Chine, en Inde, aux Etats-Unis - autrement dit après quatre années intenses -, il a souhaité prendre du recul. Le temps de laisser le doute s'installer puis de tout réinventer. Délesté du groupe qui l'accompagnait, The Mojos, Asaf Avidan revient seul avec le fruit d'une nécessaire introspection, l'album « Different Pulses » (Polydor). Où il cherche un peu de « simplicité dans un monde complexe », avec cette voix androgyne, sur des musiques parfois âpres. Asaf Avidan est un échantillon de l'avant-garde israélienne. Et l'une de ses fiertés.

SOPHIE DELASSEIN

EN BAISSÉ

OBISPO, NO !



Il se qualifie lui-même de « Rimbaud transformiste », ce qui ne veut rien dire. S'il fallait une comparaison, on dirait plutôt que

Pascal Obispo est à la chanson française ce que Rantanplan est à la race canine : un boulet auquel on finirait presque par s'attacher. Pour ceux qui ne le remettraient pas, c'est ce chanteur qui se revendiquait de Polnareff jusqu'au jour où ce dernier l'a traité de pâle copie. C'était violent, mais on a bien ri. Cela fait donc vingt-trois ans qu'on se coltine Obispo. Une compilation de ses fadaïses, « Millésimes » (Jive Epic), nous le rappelle. Non, on ne veut pas réécouter « Tomber pour elle », « L'important c'est d'aimer » ou « Plus que tout au monde ». D'ailleurs, c'est lui qui chante « Je préférerais que tu m'assassines ». Tout le plaisir est pour nous.

S. D.

## Des destins foudroyés

C'est au moment de l'accession de Hitler au pouvoir, en 1933, qu'Endre Ernő Friedmann, citoyen hongrois exerçant le métier d'apprenti-photographe à Berlin, décide de prendre le chemin de la France. A Paris, il fait la connaissance de David Seymour, un Polonais qui étudie l'histoire de l'art à la Sorbonne, et de Gerta Pohorylle, une Allemande contrainte elle aussi de s'exiler. Tous trois sont juifs et la France leur semble un refuge. Ils tentent de gagner leur vie en faisant de la photographie et choisissent chacun



« Gerda Taro et Robert Capa sur la terrasse du café le Dôme à Montparnasse », Paris, 1936

un pseudonyme. Pour Friedmann, ce sera Robert Capa (en hongrois, *capa* signifie « requin » mais on pense aussi que ce nom fait allusion à celui du cinéaste Frank Capra). David Seymour, né David Szymin, optera pour Chim (abréviation phonétique de son nom de famille, soit « Chimin »). Quant à Gerta Pohorylle, elle se fera appeler Gerda Taro, en hommage à l'artiste japonais Taro Okamoto et à l'actrice suédoise Greta Garbo. La carrière de ces trois chasseurs d'images sera météorique. Gerda Taro meurt à 26 ans, le 28 juillet 1937, écrasée par un char, pendant la guerre d'Espagne (1). Chim est tué le 10 novembre 1956 à l'âge de 45 ans par un mitrailleur égyptien à El Qantara (Egypte), quatre jours après la signature de l'armistice de Suez.

Robert Capa (cofondateur en 1947 de l'agence Magnum avec Chim, Henri Cartier-Bresson, George Rodger) perd la vie lors d'un reportage en Indochine, le 25 mai 1954, après avoir sauté sur une mine. B. G.

(1) Gerda Taro a été enterrée à Paris, au cimetière du Père-Lachaise. Sa sépulture est ornée d'une sculpture représentant une colombe, d'une stèle et d'une vasque de Giacometti (œuvres non signées).

●●● elle-même... l'art de la photo, l'avant-garde de ce temps-là. Et puis casse-cou, hein ! Le courage... Robert Capa, Gerda Taro, Chim... »

La valise mexicaine n'a pas encore livré tous ses secrets. Mais la moisson d'images qu'elle contient - beaucoup ont fait l'objet de publications, tant dans la presse de l'époque que, par la suite, dans des ouvrages - révèle quantité d'inédits, tels ces portraits de la « pasionaria rouge », Dolorès Ibárruri, trente-six vues prises entre mars et mai 1937 par Gerda Taro. Photos de combat prises sur le front, visions de ruines (à Madrid, à Valence), portraits de combattants anonymes et de célébrités (Hemingway, Malraux), scènes de la vie quotidienne, images de cadavres déchiquetés (dans les champs, sur les chemins, à la morgue) : c'est toute la guerre qui est là, violente, insoutenable et avec elle la résistance d'un peuple en lutte contre le fascisme. A travers les séquences révélées par ces rouleaux de pellicule, on voit combien Capa, Taro (tous deux avaient alors une relation amoureuse) et Chim travaillent au plus près de

l'action. Une proximité qui coûtera cher à Gerda Taro : elle sera écrasée par un char à Teruel, en juillet 1937.

La valise mexicaine a déjà été exposée en France, lors des Rencontres d'Arles, au cours de l'été 2011. Le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme présentera ses trésors dans un nouveau dispositif scénographique conçu par l'architecte Patrick Bouchain mêlant planches-contacts, agrandissements, banderoles, textes et documents d'actualité. Dans ce voyage hallucinant au cœur de la guerre d'Espagne, il manquera pourtant une pellicule. Le négatif de la « Mort d'un soldat républicain » ne figurait pas dans la valise. Le mystère demeure donc quant à cette image. Mais il y en a d'autres, dans cette valise, qui laissent entrevoir une réalité différente. Celle de la vie. On verra ainsi ces quatre prises de vue réalisées par Capa en 1935, vraisemblablement à Paris. On y voit Gerda Taro, vêtue d'un pyjama blanc, allongée sur un lit étroit. Capa avait conservé chez lui les tirages de cette scène. Gerda était si loin de la guerre, de la mort. Elle dormait, paisible. **BERNARD GÉNIES**